

la grâce de ceux de New-Grange et de Dowth, et aucun, croyons-nous, n'imité les formes végétales. Il y a dans la gravure de gauche 17 ou 18 figures que l'on considère généralement comme représentant des *celtæ*; mais s'il en est ainsi, ce qui est probable, elles doivent signifier quelque chose de plus, par exemple, des nombres ou des noms; toutefois, cette signification, quelle qu'elle puisse être, n'a pu encore être devinée. Sur d'autres pierres se voient des lignes flottantes que l'on considère généralement comme des serpents; cela peut être, mais comme il est permis d'en douter, il est aussi bien de s'abstenir de les citer. En général, ce qui domine, ce sont les cercles concentriques et les lignes ondulées également équidistantes; mais on ne voit pas de spirales, si ce n'est sur une pierre, et alors elles sont moins gracieuses que celles d'Irlande. Cependant, quelques-unes des sculptures de Lough-Crew, spécialement celles qui occupent le centre de la gravure (fig. 75), sont absolument les mêmes qu'à Gavr'inis. Nulle part ailleurs on ne trouverait une ressemblance plus frappante.

Du côté gauche de la chambre est une pierre percée de trois trous qui ont donné lieu à un nombre infini de conjectures. On croit généralement que c'était là que les druides attachaient les victimes humaines qu'ils devaient sacrifier; mais, en supposant qu'il y ait jamais eu des druides en Bretagne, est-il vraisemblable qu'un prêtre ait choisi un étroit cachot de 8 pieds carrés et complètement obscur pour l'accomplissement d'un rite des plus imposants et des plus solennels? Toujours et partout les sacrifices humains se sont accomplis en plein jour en présence des multitudes assemblées. Si l'on suppose du reste que ces trous aient eu une telle destination, il eût suffi de deux et d'une exécution beaucoup plus simple. Ajoutons que ces trous ne sont pas seulement reliés entre eux, mais qu'un rebord, sorte de gouttière, est creusé au-dessous d'eux comme pour contenir de l'huile ou de l'eau bénite, et nous ne serions nullement surpris qu'il eût été destiné à un usage analogue.

L'existence de ces trous me semble résoudre une autre question de

corrigé ses dessins d'après les moulages qui existent à Saint-Germain; ce sont les seuls dessins existants auxquels on puisse entièrement se fier.

quelque intérêt. On prétend généralement que les moulures qui se voient sur les parois des chambres ont pu être faites avec des instruments de pierre; nous voulons bien l'admettre, si peu vraisemblable qu'un tel fait puisse paraître; mais il n'est pas admissible que la rigole qui unit les trous ait été creusée autrement qu'à l'aide d'un outil en métal bien trempé.

A Tumiac, en face de Gavr'inis, existait un très-vaste tumulus qui fut ouvert en 1853 par MM. Fouquet et L. Galle. On y trouva une petite chambre formée en partie de larges dalles, en partie de petites pierres. Quelques-unes des premières portaient des sculptures grossières dont on ne saurait à présent découvrir la signification. L'aspect général annonce un monument beaucoup plus récent que celui de Gavr'inis.

En dehors de ces monuments, situés dans le voisinage de Carnac et de Locmariaker, il existe en France au moins trois autres groupes de pierres vraiment dignes d'attirer l'attention, quoiqu'ils aient été jusqu'ici assez peu remarqués. Le premier est situé dans la péninsule de Crozon, laquelle forme le côté méridional de la rade de Brest. Il consiste principalement

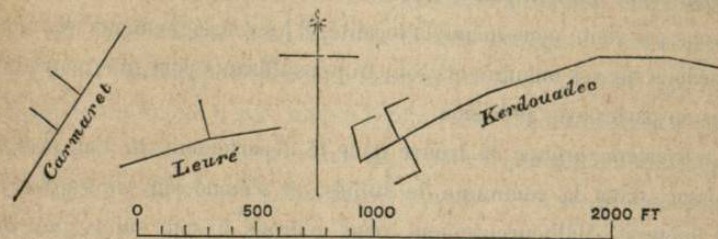


Fig. 154. — Alignements de Crozon (Finistère).

en trois alignements. Le plus considérable se trouve en un lieu appelé Kerdouadec. Il se compose d'une simple rangée de pierres disposées sur un plan légèrement courbe sur une étendue de 480 mètres et se terminant par une sorte de croix. Le second, situé à Carmaret, consiste en une ligne principale longue de 270 mètres, de laquelle partent à angles droits deux autres lignes beaucoup plus courtes. Le troisième, qui se trouve à

Leuré, comprend également une rangée légèrement courbe, avec un rameau qui s'en détache à angle droit (1).

Nous nous sentons incapable d'émettre même une conjecture concernant l'âge et la destination de ces alignements. Il serait possible qu'une étude faite sur les lieux fournit quelques indications à ce sujet; cependant, ils diffèrent tellement des autres monuments, tant de la France que de l'étranger, qu'il est fort à craindre qu'ils ne restent longtemps un mystère.

Le second groupe, connu sous le nom de *Gré-de-Cojou*, est situé à peu près à moitié chemin entre Rennes et Redon. Il comprend un double alignement d'une longueur de 150 mètres ou environ, plusieurs tumulus dont l'un au moins est surmonté d'un cercle de pierres, diverses enceintes de pierres et de nombreux dolmens. Ils ont été décrits, mais d'une façon incomplète, par M. Ramé (2), et sir Henry Dryden en a dressé des plans qui malheureusement n'ont pas été publiés. Jusqu'à ce qu'on ait des renseignements plus complets à leur égard, il est impossible de dire s'ils représentent un cimetière ou un champ de bataille. Leur position au milieu d'une lande stérile et leur éloignement de tout centre de civilisation nous feraient pencher pour la dernière hypothèse; mais nous n'avons pas visité nous-même la localité, et les renseignements que nous possédons sur ces monuments sont trop insuffisants pour que nous puissions en parler avec précision.

Le troisième groupe se trouve dans le département du Lot, près de Preissac, dans la commune de Junies, et s'étend sur un espace de 800 mètres. Malheureusement nous n'avons à son sujet que des descriptions sans figures, qui ne nous permettent d'en déduire ni la forme ni la destination (3). L'on ne sait, en effet, que fort peu de chose

(1) Un plan du premier de ces alignements a été publié par M. de Fréminville dans ses *Antiquités du Finistère*, mais la gravure et les détails qui précèdent sont empruntés à un travail de sir Henry Dryden (*V. Journal of the anthrop. Ins.*)

(2) *Revue archéologique*, nouvelle série, IX, p. 81. — Il est remarquable que la plupart des noms du voisinage se terminent en *ac*. — Voir l'atlas de Joanne, Ille-et-Vilaine.

(3) Delpon, *Statistique du dép. du Lot*, I, 384.

des monuments mégalithiques du midi de la France; mais comme ils semblent aussi importants et non moins nombreux que ceux du nord, il faut espérer que quelqu'un consacrera un automne à les dessiner. Il existe probablement d'autres groupes aussi remarquables que ceux de Junies, mais ils sont jusqu'ici tout-à-fait inconnus; on ne saurait donc pour le moment en tenir aucun compte, et tout argument concernant l'âge et la destination de ce genre de monuments doit être basé uniquement sur ceux du Morbihan que nous connaissons.

Nulle tradition sérieuse ne se rattache aux monuments de Locmariaker, de façon à en fixer la date avec quelque certitude, et, à part les médailles et les tuiles dont il a été question plus haut, nulle circonstance locale ne peut nous aider dans nos recherches. C'est donc uniquement en étudiant la nature des monuments eux-mêmes, et surtout en les comparant avec d'autres dont la date est moins incertaine, que l'on peut arriver à quelque conclusion probable concernant leur âge. Tous ceux qui connaissent les deux cimetières de Meath admettront sans doute facilement qu'il n'a pas dû s'écouler un laps de temps considérable entre la construction des deux groupes. Il est évidemment impossible, dans un ouvrage général tel que celui-ci, d'en donner les preuves d'une façon complète; il faudrait pour cela tout un livre; il faudrait aussi que tous les monuments de ces deux groupes français et irlandais fussent représentés et qu'ils eussent été dessinés par la même personne. Cependant les quelques figures que nous avons données de l'un et de l'autre suffisent pour montrer qu'il existe entre eux une ressemblance si frappante qu'elle ne peut guère être accidentelle, et nous ajoutons, en raison de la connaissance personnelle que nous avons des deux groupes, qu'il est impossible à celui qui les visite d'échapper à cette conviction qu'ils sont du même ordre, appartiennent probablement à une même race, ou du moins à deux races étroitement alliées, et qu'ils datent à peu près d'une même époque. De ces trois propositions, la dernière sera toujours la plus incertaine, car on ne peut guère espérer que l'on connaisse jamais l'état relatif de civilisation des deux pays en aucun

temps donné, et dès lors, fût-il prouvé que des formes exactement identiques ont été employées comme ornementation dans l'une et l'autre contrée, il n'en résulterait nullement qu'elles ne sont pas séparées par un espace de cinquante ou cent ans. A une époque plus rapprochée, au treizième siècle, n'a-t-on pas vu la même forme et le même style apparaître en France et en Angleterre à un intervalle de cinquante ans? Au quatorzième, l'architecture en était au même point dans les deux pays, mais au quinzième elle divergea de nouveau et de telle sorte que, bien qu'elle fût toujours gothique, la comparaison des deux styles, au point de vue des dates, devient presque impossible.

De même, bien que l'ornement central de la pierre de Lough-Crew (fig. 75) soit presque identique avec quelques-uns des ornements de Gavr'inis (fig. 152), il n'en résulte pas nécessairement que les deux monuments soient tout-à-fait du même âge. De même encore, le feuillage de New-Grange (fig. 67) et celui de l'allée — peut-être aujourd'hui détruite — de Locmariaker sont évidemment du même style; mais il ne suit pas de là qu'ils aient absolument la même date. Cependant, à en juger par l'ensemble du style, nous serions porté à ranger Gavr'inis plutôt avec le cimetière de Lough-Crew qu'avec celui de la Boyne, et cela non seulement à cause de la nature de ses ornements, mais aussi parce qu'il nous semble que les monuments dont la voûte est uniquement composée de pierres plates doivent être plus anciens que ceux qui accusent un essai de construction plus complexe. Nous pensons, au contraire, qu'il faut ranger le Mané-er-H'roëk et le Mané-Lud avec New-Grange et Dowth; or, comme il est certain, selon nous, que tous les monuments de la Boyne ont été érigés dans les quatre premiers siècles de l'ère actuelle, il s'en suit que ceux de Locmariaker ne peuvent pas appartenir à une époque notablement différente.

L'on trouvera peut-être invraisemblable que ces monuments aient été érigés pendant l'occupation du pays par les Romains. Mais que l'on prenne la peine d'étudier ce qui se passe aujourd'hui dans l'Inde. Les habitants de ce pays ont continué jusqu'à ce jour de construire, en diverses parties de leur territoire, des temples qu'un œil exercé peut seul distinguer

de ceux qu'ils élevaient avant l'établissement des Européens dans la contrée. Ils suivent donc leurs anciennes coutumes et adorent leurs propres dieux sans nullement subir l'influence des étrangers qui, depuis plus d'un siècle, leur imposent leur joug. Il ne faut pas oublier, du reste, que les Romains ne se sont jamais réellement établis en Bretagne. Le pays était pauvre alors comme aujourd'hui, et ce n'était pas un lieu par lequel ils dussent nécessairement passer. Tant que les Bretons restèrent tranquilles, les Romains les abandonnèrent à eux-mêmes; aussi n'ont-ils laissé dans le pays aucune trace d'un établissement de quelque importance, rien par conséquent qui nous fasse soupçonner entre les uns et les autres des relations assez intimes pour que, abandonnant leur foi et leurs anciennes coutumes, les sujets aient copié les institutions de leurs maîtres.

D'un autre côté, il est non seulement possible, mais probable, que le contact des Romains dut inspirer aux Bretons l'idée de donner plus de solidité et de magnificence à leurs monuments par l'emploi de la pierre au lieu de terre ou de bois, et ce progrès, ils purent le réaliser sans copier nullement les institutions romaines. Il est à croire, en effet, que dans ces contrées reculées, les Romains devaient être détestés comme conquérants, et que leur religion et leurs mœurs devaient être tenues en horreur par les populations.

Quoi qu'il en soit, la comparaison des monuments du pays avec ceux d'Irlande réduit à des limites très-étroites la question de leur date, si elle ne la résout pas complètement. Ou bien ces monuments furent érigés immédiatement avant ou pendant l'occupation des Romains, ou bien ils le furent immédiatement après le départ de ce peuple, mais avant la conversion des Bretons au christianisme. Nous ne pouvons pas encore choisir d'une façon positive entre ces deux hypothèses, mais la présence de briques et de médailles romaines dans quelques-uns des tumulus et l'aspect général des monuments nous font pencher en faveur de l'époque romaine. Quelques-uns peuvent être antérieurs à l'ère chrétienne, mais nous nous trompons fort si la plupart ne sont pas postérieurs à cette date.

L'âge du cimetière de Locmariaker, en supposant qu'il fût connu, n'entraînerait pas du reste celui des alignements de Carnac. Ces deux groupes appartiennent à deux catégories distinctes et peuvent dès lors avoir des dates différentes.

Après ce qui a été dit précédemment à propos de la Scandinavie, il serait inutile sans doute de s'arrêter à prouver de nouveau que ces monuments ne sont pas des temples. Tous les arguments que nous avons fait valoir dans ce but au sujet de Stonehenge et d'Avebury s'appliquent ici avec une force dix fois plus grande. Un temple qui mesure dix ou douze kilomètres d'étendue est beaucoup plus invraisemblable qu'un temple de dix hectares seulement de superficie. Celui-ci du reste est ouvert de tous côtés; il n'a aucune clôture, et le nombre inégal des rangées parallèles qui constituent le principal monument ne permet pas de croire qu'il ait pu être utilisé pour des processions. En résumé, rien ne nous semble plus manifestement absurde que de voir des temples dans ces alignements, et nous sommes persuadé que quiconque voudra bien y réfléchir quelque peu sera entièrement de notre avis.

Il est également clair qu'ils ne furent érigés pour aucun usage civil. On ne pouvait y tenir des assemblées, pas plus qu'y exercer aucune fonction administrative. Ce ne sont pas non plus des tombeaux dans le sens ordinaire du mot. D'abord, s'il est vrai que l'usage exista jadis d'enterrer les morts sous des tumulus, des dolmens ou de simples menhirs, jamais on n'eut l'idée de les disposer par rangées sur un espace de plusieurs kilomètres, dans une lande stérile. En second lieu, et ce fait est significatif, plusieurs fois les savants français ont creusé au pied des pierres, et jamais ils n'y ont trouvé de traces de sépulture (1). L'expérience la plus concluante en ce genre a été faite il y a quelques années, lors de l'ouverture de la route d'Auray à Carnac. L'ingénieur qui présidait aux travaux fit enlever le sable et le gravier du côté est de la route, sur un espace considérable et à une profondeur d'un mètre

(1) Ce dernier détail pourrait bien être inexact; il nous semble nous souvenir, en effet, que des débris d'ossements, indices d'anciennes sépultures, ont été découverts au pied de quelques-uns des menhirs de Carnac (*Trad.*).

au moins; mais comme il était d'un naturel conservateur, il laissa chacune des onze rangées de pierres debout sur un petit pilier de sable. On put alors s'assurer facilement que les couches diversement nuancées, qui entouraient la base de chaque pierre, étaient parfaitement intactes, et que nulle inhumation n'y avait été pratiquée. Il est vrai que le long-barrow de Kerlescant, le dolmen de Kermario et l'enceinte du Menec ont pu être, ou plutôt ont été très-probablement des lieux de sépulture, mais elles ne sont pas le monument lui-même, elles n'en sont que les accessoires; ce sont les grandes rangées qui constituent la partie essentielle du monument.

Si donc ce ne sont ni des temples, ni des lieux de réunion, ni des tombeaux, nous nous trouvons ramené au seul groupe de motifs qui jamais aient pu décider l'humanité à dépenser son temps et sa peine pour l'érection de monuments d'une parfaite inutilité; il faut que ce soient des trophées, les monuments commémoratifs de quelque grande bataille qui à une époque quelconque fut livrée dans cette plaine. Le fait que la tête de chaque division est occupé par un tombeau favorise cette hypothèse; mais voir dans ce tombeau la partie principale serait une absurdité dans laquelle n'ont pu tomber les hommes de ces anciens temps.

Il est d'autres questions auxquelles il est plus difficile de donner une réponse. Carnac et Erdeven sont-ils des parties d'un grand plan ou deux monuments distincts? Carnac représente-t-il la marche, Sainte-Barbe la position avant la bataille, Erdeven le combat final couronné par la victoire, et les tombeaux dispersés dans la plaine parmi les alignements sont-ils ceux des combattants qui périrent dans l'action? C'est là du moins une hypothèse acceptable, la seule peut-être qui explique bien les faits. Mais reste toujours la grande question: quelle fut cette bataille?

Il n'est probablement aucun cas où l'argument négatif, tiré du silence des auteurs classiques, s'applique avec autant de force que dans celui-ci. Si ces pierres existaient lorsque César livra bataille aux Vénètes dans cette même région (1), il eût dû les voir; or, comme il est à présumer

(1) Il resterait à prouver que la bataille fut bien livrée en cet endroit, et non en face de la presqu'île de Saint-Gildas ou à l'embouchure de la Loire. (*Trad.*)

que le monument était alors plus complet qu'il ne l'est aujourd'hui, il n'eût pu manquer d'en être frappé, et dès lors, il en eût parlé dans ses *Commentaires*. S'il ne l'eût pas vu lui-même, les officiers de son armée en eussent eu connaissance; ils en eussent parlé à Rome, et quelque écrivain avide de bruits et de nouvelles, Pline, par exemple, en eût certainement fait mention. Or, le silence sur ce point est absolu. Aucun rapsodiste du moyen-âge n'a essayé non plus de leur attribuer une origine pré-romaine. Des traditions, comme celle de saint Cornély ou de Corneille-le-Centurion, si absurdes qu'elles soient, indiquent cependant comme l'époque probable de leur construction celle de la conversion du pays au christianisme; c'est à cette époque, en effet, que les chroniqueurs du moyen-âge semblent toujours rapporter l'origine de ces monuments. Par conséquent, jusqu'à ce que l'on ait fait valoir quelque argument plus fort que ceux qui ont été produits jusqu'ici, ou que l'on ait suggéré quelque analogie nouvelle, la théorie pré-romaine doit être mise de côté. On peut dire, d'autre part, que pendant la domination de Rome, il n'a été livré dans le pays aucune bataille d'une importance suffisante pour que l'on ait érigé ces pierres dans le but de la rappeler. C'est donc dans la période comprise entre la destruction de la puissance romaine par Maxime, en 383, et la conversion complète du pays au christianisme, c'est-à-dire le commencement du VI<sup>e</sup> siècle (1), qu'il faut chercher l'événement que nous rappellent ces rangées de pierres. Mais si l'histoire d'Angleterre est obscure et incertaine pendant les 150 ans qu'a duré environ cet intervalle, celle de Bretagne l'est plus encore, et les récentes études des savants n'ont pu la dégager encore des ténèbres qui l'enveloppent.

(1) « C'est en 465 que Vannes reçut pour premier évêque l'armoricain saint Patern, qui mourut peu d'années après chez les Francs, où les Goths l'avaient forcé de se réfugier. Modestus, en 511, mit tout en œuvre pour répandre le christianisme parmi les païens de son diocèse, mais son zèle ne fut pas récompensé, car plus de trente ans après la mort de Patern, les habitants de la Vénétie étaient encore presque tous païens. *Erant enim tunc temporis Venetenses pene omnes Gentiles.* — Ap. Boll., *Vita sancti Melanii*, VI, Jan., p. 311. » — Courzon, *Chartulaire de l'abbaye de Redon*, CXLIII.

Personne, croyons-nous, ne doute que Maxime, venant d'Angleterre avec une armée, n'ait abordé quelque part en Bretagne; que là il n'ait livré bataille à Gratien, qu'il ne l'ait défait, et que, à la suite d'une seconde bataille livrée près de Lyon, il n'ait mis fin au gouvernement légitime des Romains en Gaule (1). Nous ne voyons non plus nulle raison de douter qu'il n'ait été accompagné d'un prince breton, Conan Mériadec, lequel se serait fixé dans le pays avec des milliers de compatriotes qui l'aiderent à établir son pouvoir sur les ruines de la puissance romaine (2).

La bataille qui mit fin à la domination romaine et inaugura la dynastie nationale méritait bien un monument tel que celui de Carnac; mais toutes les traditions locales placent près de Saint-Malo l'endroit où abordèrent Maxime et ses Bretons, et elles désignent Aleth, aujourd'hui Saint-Servan, comme étant le lieu où fut livrée la bataille (3). S'il en est ainsi, elle ne peut avoir aucune relation avec les pierres de Carnac, qui sont situées sur la cote opposée. Deux autres guerres semblent avoir été entreprises par Conan, l'une en 410 contre un peuple qui est tout simplement désigné sous le nom de Barbares (4); la seconde contre les Romains, sous Exuperantius, en 416 (5); mais nous n'avons aucun détail qui nous permette de constater un rapport quelconque entre ces

(1) Ces événements sont trop connus pour qu'il soit besoin d'y insister. — Voir à ce sujet Gibbon, ch. XVIII.

(2) L'histoire de Conan Mériadec est aujourd'hui mise au rang des fables, de même que la prétendue dynastie nationale qu'elle eût inaugurée. C'est seulement à partir du IX<sup>e</sup> siècle que la Bretagne s'est trouvée constituée sous un roi unique; jusque-là, elle n'avait eu que des chefs isolés dont les noms ont fourni les éléments de la dynastie conanienne. Ni Gildas (VI<sup>e</sup> siècle), ni Bède (VIII<sup>e</sup>), qui cependant paraissent bien informés, ne parlent de Conan Mériadec. Le nom de ce personnage se trouve pour la première fois dans une série de récits légendaires qui ont pour titre *Historia Britonum*, sont attribués à un certain Nennius et datés de la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Nous le retrouvons au XII<sup>e</sup> siècle, dans Geoffroi de Monmouth, et cette fois avec toute une généalogie inventée à plaisir et malheureusement prise au sérieux par les historiens des siècles suivants. — Voir dans la *Biographie bretonne* l'article *Conan Mériadec*, par M. de la Borderie. (Trad.)

(3) Daru, *Histoire de la Bretagne*, I, p. 58.

(4) *Ibid.*, p. 112.

(5) Dom Bouquet, *Recueil des Historiens des Gaules*, I, p. 629 : « Exuperantius anno circa 416 Armoricos qui a Romanis defecerunt ad officium reducere tentavit. »

guerres et nos pierres. Une guerre d'indépendance contre Rome mériterait un monument national. Il se peut que Carnac ait été élevé à cet effet; mais des recherches sérieuses faites sur les lieux peuvent seules nous éclairer à ce sujet.

Tout bien considéré, nous sommes plus porté cependant à chercher dans les événements du règne suivant la clef de l'énigme. Grallon (1) fut engagé dans deux guerres au moins, l'une en 439, contre le consul romain Liberius qu'il empêcha de reconquérir pour son peuple la puissance perdue (2), l'autre contre les pirates normands (3). Nous serions assez porté à attribuer à cette dernière l'origine des monuments de Carnac, et cela surtout parce que les monuments de pierre nous semblent se rattacher aux peuples du Nord. Grallon étant considéré comme le fondateur de Landévenec, il pourrait sembler plus probable que les alignements de Crozon marquent le théâtre de cette bataille, et nous ne prétendons pas absolument le contraire. La question, du reste, a peu d'importance; si l'un des groupes rappelle une bataille livrée à cette époque, il en est de même de l'autre, et c'est là le point capital, car nous ne tenons nullement à dire à quelle bataille en particulier se rapportent ces pierres. C'est aux archéologues du pays, plus au courant que nous ne le sommes de l'histoire et des traditions locales, qu'il appartient de nous renseigner à ce sujet. Tout ce que nous avons voulu montrer ici, c'est qu'un siècle et demi s'écoula entre le départ des Romains et la conversion complète des Bretons au christianisme, et que pendant cette période il y eut avec les Romains et les Barbares du Nord des guerres d'une importance suffisante pour justifier l'érection de monuments en rapport avec l'état social des vainqueurs. Si nous avons réussi, comme il

(1) Ce personnage, dont on fait généralement le successeur de Conan Mériadec, a eu une existence réelle, non comme roi de toute la Bretagne, mais comme chef d'une petite tribu à l'extrémité du continent. (*Trad.*)

(2) Daru, I, p. 112.

(3) « Gradlonus gratia dei rex Britonum necnon ex parte Francorum. — *Chartulaire de Landévenec*, cité par dom Lobineau, II, 17. Et plus loin : « Pervenit sancti (Wingaloei) fama ad Grallonum regem Occiduorum Cornubiensium, gloriosum ultorem Normannorum qui post devictas gentes inimicas sibi duces subduxerat. — Gurdestan, moine de Landévenec, *Vie de Saint-Wingalois*. » — Daru, I, p. 69.

est démontré d'autre part que l'on ne peut dépasser cette période, nous avons suffisamment répondu au but que nous nous sommes proposé dans ce livre : c'est aux antiquaires locaux qu'il appartient de préciser davantage. Tout ce que nous prétendons, c'est que les alignements de Carnac ne sont ni des temples, ni des tombeaux, ni des lieux de réunion, et qu'ils ne sont pas antérieurs aux Romains. Si ces propositions négatives sont démontrées, on admettra facilement, croyons-nous, que ce sont des trophées et que la bataille qu'ils rappellent fut livrée entre les années 380 et 550 de notre ère, c'est-à-dire à l'époque d'Arthur, époque à laquelle appartiennent également les constructions mégalithiques de la Grande-Bretagne.

Quant aux monuments qui composent le cimetière de Locmariaker, ils sont probablement plus anciens, quoique quelques-uns paraissent contemporains de ceux de Carnac.

LISTE DES DOLMENS (1) DE LA FRANCE, CLASSÉS PAR DÉPARTEMENTS,  
SELON LEUR ORDRE D'IMPORTANCE NUMÉRIQUE (2).

	Dolmens (1876).	Finales en ac.		Dolmens (1876).	Finales en ac.
Aveyron (3).....	304	35	Loire-Inférieure.....	36	11
Morbihan.....	267	26	Loir-et-Cher.....	30	—
Ardèche.....	226	16	Indre-et-Loire.....	30	—
Lozère.....	155	16	Aube.....	27	—
Finistère.....	114	3	Creuse.....	24	6
Vendée.....	103	—	Sarthe.....	23	—
Côtes-du-Nord.....	101	8	Deux-Sèvres.....	20	—
Vienne.....	90	41	Orne.....	19	—
Dordogne.....	64	75	Indre (4).....	19	3
Hérault.....	63	10	Corrèze.....	18	42
Eure-et-Loir.....	55	—	Tarn-et-Garonne.....	18	16
Maine-et-Loire.....	50	—	Puy-de-Dôme (5).....	15	3
Gard.....	50	16	Manche.....	15	—
Lot.....	38	71	Cantal.....	15	37
Charente.....	38	50	Ille-et-Vilaine (6).....	12	18
Charente-Inférieure.....	36	21	Mayenne.....	12	—

(1) Par ce mot, nous comprenons aussi bien les allées couvertes que les dolmens proprement dits.

(2) Cette liste diffère sensiblement de celle de l'auteur; nous en avons puisé les éléments dans l'ouvrage de M. Bertrand, *l'Archéologie celtique et gauloise*. Elle ne contient que les dolmens qui ont été signalés nommément à la commission de la topographie des Gaules; elle n'a donc pas la prétention d'être complète. Pour certains départements à peine explorés, les chiffres doivent sans doute être plus que doublés; c'est ainsi que l'on évalue à 500 le nombre probable des dolmens dans le Morbihan, le Finistère, le Lot, etc. (*Trad.*)

(3) L'on connaît aujourd'hui 321 dolmens dans l'Aveyron. M. Cartailhac en a signalé récemment 18 dans la seule commune de Saint-Rome-du-Tarn, où M. Bertrand n'en indique qu'un seul. — Voir *Matériaux pour l'Hist. de l'Homme*, décembre 1876. (*Trad.*)

(4) M. Ludovic Martinet annonce qu'il a relevé près de 50 dolmens dans l'Indre. (*Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, janvier et mai 1877.) (*Trad.*)

(5) Quelques nouveaux dolmens ont été signalés récemment dans le Puy-de-Dôme par M. Bouillet. — Voir *Mémoires de l'Académie des sciences de Clermont-Ferrand*, t. 16. (*Trad.*)

(6) L'Ille-et-Vilaine contient au moins 15 dolmens; l'erreur de M. Bertrand tient à ce qu'il n'en indique qu'un seul dans les communes de Landéan et de Saint-Germain-en-Cogles, tandis que la première en contient deux et la seconde trois. — Voir *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1861, Mémoire de M. Danjou. (*Trad.*)

	Dolmens (1876).	Finales en ac.		Dolmens (1876).	Finales en ac.
Seine-et-Oise (1).....	12	—	Somme.....	4	—
Tarn.....	12	—	Aude.....	4	—
Loiret.....	11	—	Loire.....	3	—
Pyrénées-Orientales.....	10	—	Hautes-Alpes.....	3	—
Calvados.....	10	—	Yonne.....	3	—
Oise.....	10	—	Haute-Savoie.....	3	—
Nièvre.....	9	—	Pas-de-Calais (2).....	3	—
Côte-d'Or.....	8	—	Seine-et-Marne.....	2	—
Ariège.....	8	—	Haute-Marne.....	2	—
Eure.....	7	—	Marne.....	2	—
Gironde.....	7	—	Var.....	1	—
Aisne.....	6	—	Landes.....	1	—
Basses-Pyrénées.....	5	—	Nord.....	1	—
Cher.....	4	—	Haute-Saône.....	1	—

(1) Un treizième dolmen vient d'être signalé par M. Millescamps à Thimécourt, en Luzarches. On n'a trouvé à l'intérieur du monument aucun instrument en pierre polie, mais un grand nombre de silex *taillés*, appartenant aux types de Saint-Acheul et du Moustier: double infraction à la théorie qui veut que les dolmens ne contiennent que des objets en pierre polie et que les types de Saint-Acheul et du Moustier n'aient jamais coexisté. (Voir le *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 16 novembre 1876.) — Ce département et les suivants ne figurent pas dans la liste de l'auteur. Nous avons négligé de compléter cette liste en ce qui concerne le nombre des communes dont le nom se termine en *ac*. Cette finale est, du reste, fort rare, excepté dans le Tarn, qui en contient une vingtaine d'exemples. (*Trad.*)

(2) Les monuments du Pas-de-Calais et de la Marne sont d'un caractère très-douteux; il n'est pas certain que ce soient de véritables dolmens. (*Trad.*)

## CHAPITRE VI.

### ESPAGNE, PORTUGAL & ITALIE.

On ne saurait mieux prouver combien il est difficile et dangereux d'écrire un livre tel que celui-ci, qu'en montrant de quelle façon l'on est arrivé à connaître le peu que l'on sait aujourd'hui des dolmens espagnols. Lorsque Ford publia en 1845 son intéressant et volumineux ouvrage sur l'Espagne, il avait parcouru de long en large ce pays ; il en connaissait à fond la littérature, mais il ne savait pas qu'il s'y trouvât un seul « monument druidique ». Ce fut don Rafael Mitjana (1) qui le premier signala leur existence, en donnant la description de celui d'Antequera. Depuis ce temps, don Gorgona y Martinez (2) a publié un ouvrage où se trouvent décrits et figurés 13 ou 14 monuments de ce genre disséminés en Andalousie et dans le sud de l'Espagne. Les Asturies et le nord de l'Espagne en contiennent un nombre au moins égal dont on connaît les noms (3). Si donc ce livre avait paru il y a seulement quelques années, la description du dolmen d'Antequera en eût constitué tout le chapitre relatif à l'Espagne. Aujourd'hui, au contraire, non seulement l'on sait que les dolmens sont nombreux en ce pays, mais l'on a une idée assez nette de leur distribution pour que peut-être l'on puisse en déduire des résultats très-importants au point de vue historique.

L'on en peut dire autant du Portugal. Kinsey, dans son *Portugal illustré*, ouvrage publié en 1829, donne la représentation d'un « autel druidique » situé à Arroyolos ; mais la question n'a pas fait un pas de plus jusqu'en 1867, époque où S. Pereira da Costa signala, devant le

(1) *Memoria sobre el Templo Druida de Antequera*, 1847.

(2) *Antegüedades prehistoricas de Andalucia*, 1868.

(3) C'est à mon ami don J.-F. Riano, de Madrid, que je dois la plupart des renseignements qui les concernent.

Congrès d'archéologie préhistorique réuni à Paris, 35 dolmens comme existant actuellement en Portugal. Il rappela également que dès 1734, il avait été présenté à l'académie portugaise un mémoire dans lequel on signalait l'existence de 314 dolmens. Il se peut que ce nombre soit inexact, mais il n'est guère permis de douter qu'ils n'aient été jadis très-nombreux ; quelques-uns du reste ont pu échapper aux recherches de S. da Costa. Ni lui, en effet, ni aucun autre ne semble avoir visité la pointe méridionale du Portugal ; or, si nous ne nous trompons, Strabon dit quelque part qu'il y avait là des dolmens de son temps (1).

D'après S. da Costa, il y a actuellement vingt et un dolmens dans l'Alentejo : deux dans l'Estramadure, neuf en Beira, quatre en Trasmontes et trois en Minho. Si nos informations sont exactes, ils sont nombreux en Galice, mais ils n'ont jamais été décrits. On en connaît au moins trois en Santander et autant dans les Asturies. Vitoria en a deux et la Biscaye, la Navarre et la Catalogne au moins chacune le leur. Aucun n'a été mentionné au pied des montagnes, mais nous sommes persuadé qu'ils y sont fréquents (2). Il ne paraît pas qu'il y en ait aucun dans les Castilles, au centre de l'Espagne ; quant à l'Andalousie, elle n'en contient pas seulement une douzaine comme il a été dit plus haut, mais plutôt deux ou trois fois ce nombre.

En supposant que cette distribution des dolmens soit exacte, — ce dont nous ne voyons nulle raison de douter, du moins quant aux traits principaux, — elle est assez remarquable pour que nous en profitions pour juger de la valeur d'une des principales théories qui aient été émises concernant les migrations du peuple constructeur de dolmens. D'après M. Bertrand, ce peuple, après avoir franchi la Baltique et laissé des monuments sur ses bords, émigra dans les îles Britanniques où il séjourna quelque temps, puis s'embarqua de nouveau, aborda en France et en Espagne pour passer de là en Afrique et disparaître (3). Cette

(1) Strabon, III, p. 138.

(2) Un mémoire intéressant a été publié sur ce sujet par lord Talbot, dans l'*Archæological Journal*, 1870. Il est accompagné de figures de dolmens jusque-là inconnus.

(3) *Revue archéologique*, nouvelle série, VIII, p. 530.